

Ognon et nénufar

Beaucoup de bruit pour pas grand-chose, ces dernières semaines, si l'on considère que les propositions de simplification de l'orthographe incriminées, dataient en fait... de 1990.

A un moment où le Secrétaire perpétuel de l'Académie française était Maurice Druon dont les opinions n'étaient pas très aventureuses et le gauchisme tout relatif.

Un coup d'œil sur un Larousse ancien ? Tiens, prenons celui en 2 volumes de 1923.

Tome 2, p. 415 : *Oignon* ou *Ognon*

p. 354 : *Nénuphar* [ou] suiv. *l'Académie, Nénufar*. Quoi, déjà ?

Inutile de gloser là-dessus ...

Voyons ce qu'en disent nos dictionnaires du fonds ancien : FURETIERE, RICHELET ... ou "de TREVoux"...

RICHELET (1631-1698)¹ fournit des citations d'auteurs anciens, mais aussi de poètes « baroques » de ses amis, Maynard, Scarron, Saint-Amand et, bien entendu le "sieur Théophile", citations parfois totalement incongrues, voire même inconvenantes.

Les *Nopces* ?

L'article *Nopces* ne fait pas exception à la règle avec sa référence peu subtile à Bensérade mais il signale que l'Académie² complique inutilement les choses ! (*ci-contre*)

Voyons ! Pierre Richelet ne peut pas résister au plaisir d'épingler les pontes de l'Académie !

Et l'*oignon* ? Le voici ci-dessous - toujours dans RICHELET - :

OIGNON, f. m. [*Сѣра*.] Prononcez presque, *oignon* en deux syllabes. Sorte de plante qui a une racine bulbeuse & chevelue, au haut de laquelle est une manière de pomme ronde couverte de plusieurs peaux qu'on appelle *ognon*. (L'ognon est incisif, fait venir les larmes aux yeux quand on le pele & le coupe, & est chaud au quatrième degré. Ognon, ou oignon blanc. Oignon rouge. Les oignons blancs piqués de clous de girofle valent mieux que des herbes dans le potage.)

avec lequel le dictionnaire des Jésuites, dit de "TREVoux", tombe d'accord.

Pour *nénuphar*, surprise !

Tous trois ne donnent que cette forme alors que, si l'on en croit le *Dictionnaire historique de la langue française* - qui signale les deux graphies - ce nom, passé par le latin médiéval, nous vient du persan via l'arabe !

N O C.

NOCE, & *noces*, f. f. [*Nuptia*.] Festein qui se fait après les épouailles. (Ils ont fait de belles nocces. Aller aux nocces. Etre de nocces. Epouser en premiere nocce. Epouser en seconde nocce. Etre de la nocce.)

* **Noce**. [*Matrimonium*.] Mariage. (La nocce m'a donné la plus impudique des garces. *Benser. poés.*)

Allez dans d'autres tems vous pourrez satisfaire,
Lui dit le Prince, aux tendresses du sang,
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des nocces à faire.
Perr. Grisfeld.)

† * *Ce ne sont que nocces*. C'est-à-dire, ce ne sont que Fêtes, que réjouissances & festins.

☞ Messieurs de l'Academie écrivent *nopces*; mais je croi qu'on peut retrancher le *p*, puisqu'il ne faut pas le prononcer. Quand on parle d'un second mariage, on dit toujours au pluriel, *secondes nocces*.

même **nom**, - mais dans FURETIERE³ cette fois -

OIGNON. f. m. Quelques-uns écrivent *Ognon*. *Сѣра*, ou *cape*. Plante potagère bulbeuse, dont les feuilles sont fistuleuses, étroites, longues d'un pied, âcres au goût. Il s'élève d'entre ces feuilles une tige nue, droite, ronde, haute d'environ trois ou quatre pieds, grosse vers le milieu, portant en son sommet un bouquet de fleurs composées chacune de six feuilles blanches ou purpurines, disposées en rond. Son fruit est presque rond, relevé de trois coins, rempli de semences presque rondes, noirâtres. Sa racine est une bulbe qui varie en figure, en grosseur & en couleur, ordinairement ronde, quelquefois oblongue, composée de peaux rouges ou blanches, appliquées les unes sur les autres, d'une odeur forte & désagréable, d'un goût âcre & piquant, garnie en dessous de quelques fibres. Cette racine est l'*oignon* qu'on employe dans les cuisines. En Latin *capa vulgaris*.

¹ Sur le "RICHELET", voir EDC n° 41, juin 2012, p 3 à 5. Le dictionnaire paraît en 1680.

² Rappelons que l'Académie française, première compagnie composant l'Institut de France, a été créée par Richelieu en 1634.

³ FURETIERE Antoine (1619-1688). *L'Essai d'un dictionnaire universel* (1684) le fait exclure de l'Académie à qui il faisait concurrence ; son *Dictionnaire universel* paraîtra en 1690, deux ans après sa mort, à la Haye et Rotterdam.

Avec l'essor de l'imprimerie, la question de l'orthographe s'était posée partout.

Voici deux avis autorisés.

Antonio de NEBRIJA, (1441-1522), dans sa Grammaire castillane de 1492 : *"Tenemos de escribir como pronunciamos, y pronunciar como scrivimos"*, soit "écrire comme l'on prononce et prononcer comme l'on écrit".

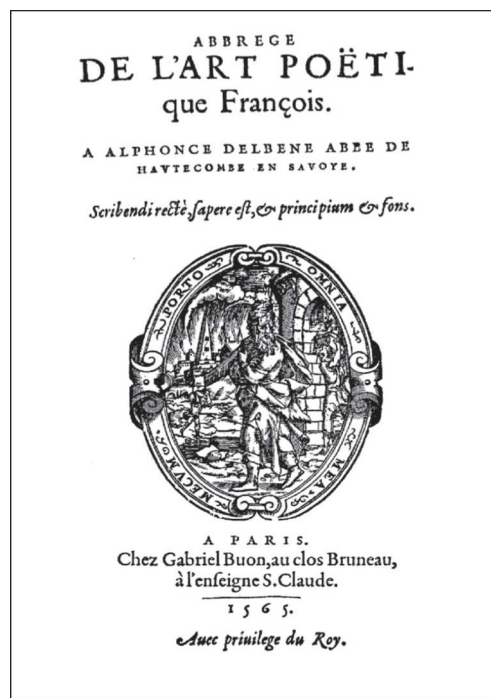
Pierre de RONSARD, (1524-1585) dans son *"Abrégé de l'Art poétique françois"* (édité en 1565 chez le libraire juré Gabriel Buon) écrit ceci, dans le dernier chapitre intitulé *"des personnes, des verbes françois et de l'orthographe"* :

"Tu éviteras toute orthographie superflue et ne mettras aucunes lettres en tels mots si tu ne les profères, au moins tu en useras le plus sobrement que tu pourras en attendant meilleure réformation."

Mais méfions-nous, il peut être dangereux ce Ronsard ! Ainsi *"Le K qui est le κ des Grecs peut servir sans violence en lieu du 'q' et du 'c'".* Au secours !

Mais, dans le fond on pourrait peut-être suivre Ronsard.

Les Anglais ont raison : les **Onions** !



Alfred DUTENS
Linguiste

Le fonds de livres anciens du lycée contient - on le sait - des trésors ! Sous la cote 5376, Ann CLOAREC y a repéré un ouvrage d'Alfred DUTENS (1841-1917) : *"Etude sur la simplification de l'orthographe"*.⁴

La lecture des 483 pages est souvent fastidieuse mais il y a de très bons passages...

L'auteur part du constat que l'orthographe française est peu rationnelle :

1. De toutes les orthographes européennes la pire est certainement l'anglaise, mais, après elle, c'est sans conteste à la française que revient la palme dans ce concours d'absurdités. Elle constitue un amas incohérent de menus faits particuliers, de petites règles de détail, que ne relie aucun rapport logique ni aucune loi générale; c'est un labyrinthe d'où le fil conducteur est absent. Surabondants sur plusieurs points, ses procédés sont insuffisants sur d'autres. On ne s'en rend maître qu'à grand renfort d'exercices et, là où la mémoire vient à faire défaut, c'est toujours au dictionnaire qu'on est contraint de recourir, car, pour se fier à l'analogie, il n'y faut pas compter, elle serait dans l'espèce le plus trompeur des guides².

Il va proposer des modifications drastiques qui peuvent étonner ou irriter, mais elles sont soutenues par une argumentation solide, car l'auteur est un redoutable érudit !

Revenons à la graphie **ph** et voyons ce qu'il en dit :

*"Le groupe **ph** constitue un anachronisme et une superfluité dans notre écriture, il y fait double emploi avec l'**f** et son maintien n'est que le résultat d'un préjugé aussi général et aussi tenace qu'inexplicable"*.

DUTENS rapporte que des journalistes allèrent prendre l'avis des membres de l'Académie française sur le problème d'une réforme orthographique, et que c'est sur la suppression du **ph** que ces derniers se montrèrent les plus intransigeants. Les plus excités étant le duc d'Aumale et Leconte de Lisle, [celui-ci qui lors de son passage au Collège de Rennes était révolutionnaire avait alors un esprit alourdi par le poids des honneurs...(Note de l'auteur)]. *"A les entendre, il semblait que ce fût là commettre une sorte*

⁴ Paris, 1906, éd. Rudeval. Ce début du XXème siècle est un moment d'intense redéfinition des programmes.

de sacrilège, altérer « la physionomie des mots », leur ôter « leurs titres de noblesse », bref, déshonorer la langue".

Et le redoutable DUTENS de montrer sur une bonne vingtaine d'exemples, que le **f** y avait été substitué au **ph** ! et, horreur ! que ceci avait été couvert par l'Académie...

Le polémiste, souhaite toutefois conserver le **ph** dans les termes scientifiques...

Des remarques intéressantes aussi sur **le trait d'union**.

Il n'est pas très ancien, ne date que de la fin du XVI^{ème} siècle où "on le rencontre pour la première fois dans le dictionnaire de Nicot en 1572, Robert Estienne ne l'emploie pas....". Et l'auteur de s'amuser à illustrer le manque de logique des orthographes admises. : le *chou-rave* mais la *betterave*, l'*eau de rose* et l'*eau-de-vie* etc ...

Et DUTENS d'estimer que "pour arriver à posséder cette orthographe, il faut donner à son étude, non des mois, mais des années et consacrer un temps démesuré à assimiler de rebutantes niaiseries".

Au lecteur d'apprécier sa conclusion :

Dans le cas où mes arguments n'auraient pas eu le don de convaincre mes lecteurs, je m'estimerais encore très heureux si j'avais, du moins, réussi à les libérer d'un double préjugé : l'étymologisme et le traditionalisme. Tous les deux sont dangereux, le second plus encore peut-être que le premier, car il offre un côté sentimental qui, lui prêtant aux yeux de beaucoup la valeur d'une raison décisive, les rend rebelles au moindre essai d'amélioration. Pour faire justice de l'un, j'ai multiplié dans cette longue étude les références étymologiques les plus capables de faire voir combien la graphie officielle est infidèle aux origines et, quant à l'autre, une série d'exemples tirés de la vieille langue française est venue prouver à son tour qu'il ne saurait tenir contre un examen sérieux. Inventée aux approches de la Renaissance (§ 13, 6^e) et révolutionnaire dans toute la force du terme, l'orthographe moderne, qui a ruiné des usages séculaires, ne possède, au rebours de la croyance commune, aucun droit à se dire traditionnelle. Du reste, lors même qu'elle le serait en réalité, cela ne lui créerait pas plus de titres à nos égards. Trop souvent, en effet, la tradition n'est que la survivance d'une ancienne erreur et le pseudonyme vénéré d'une chose fort peu vénérable : la routine. Gardons-nous donc de lui accorder plus d'autorité qu'elle n'en mérite et, sans nous laisser prendre aux faux semblants ni aux grands mots, souvenons-nous que dans la question qui vient de nous occuper, comme en mille autres d'importance grande ou petite, le véritable commencement de la sagesse et la condition nécessaire de tout progrès, ce n'est pas le respect, mais l'irrévérence.

Johannes Kerst